

autrichienne, l'arrêt de la victoire pouvait n'être pas irrévocable, et Napoléon croyait avoir à l'acheter par un nouvel effort. Il s'y dispose ; il prépare tout pendant la nuit pour forcer, à la pointe du jour, le passage de la Bornida. Déjà la fusillade commence, lorsqu'un parlementaire autrichien vient proposer une suspension d'armes, qui est acceptée, et, le jour même, se conclut la convention fameuse qui remet aux Français douze places fortes, délivre de la présence des Autrichiens le Piémont, Gènes et la république cisalpine, et rejette l'armée ennemie derrière Mantoue. Les châteaux et les places remis à notre armée étaient ceux de Tortone, d'Alexandrie, de Milan, de Turin, de Plaisance, de Coni, de Ceva et de Savone, la ville de Gènes et le fort d'Urbino.

Tandis qu'à Marengo, le soir, la fortune finissait par trahir avec éclat les drapeaux autrichiens qu'elle avait favorisés une grande partie du jour, des courriers du commerce apportaient à Paris la nouvelle de l'échec qu'avait d'abord essuyé l'armée française. Aussitôt toutes les nuances d'opinion s'agitent ; les républicains surtout se mettent en mouvement ; ils forment des projets, bâtissent des plans sur l'hypothèse de la ruine du nouveau Cromwell, comme ils ont coutume de désigner Napoléon ; ils jettent les yeux sur Moreau, sur la Fayette et sur le ministre de la guerre Carnot. Cependant les plus circonspects engagent les autres à ne rien précipiter, et à s'abstenir de toute mesure prématurée. Un jour de plus doit apporter de nouvelles lumières. La prudence était de saison, car le lendemain vit paraître un message d'une tout autre nature : la convention d'Alexandrie. « J'espère, écrivait le premier consul, que le peuple français sera content de son armée ! » Le peuple français était fier de son armée et du général qui l'avait conduit à la victoire. L'ivresse était universelle ; et sans doute, les mêmes hommes qui, par exaltation de sentiments politiques, avaient désiré le renversement du premier consul vaincu, applaudirent de bonne foi aux succès du général vainqueur.

Une vive douleur se mêla cependant à la joie publique : la perte de Desaix fut vivement sentie. Toute victoire à un tel prix est toujours chèrement achetée ; car nul autre général peut-être n'était autant que lui estimé des citoyens. Il n'était à l'armée d'Italie que depuis trois jours. A son retour d'Egypte, il avait écrit à Napoléon : « Ordonnez-moi de vous rejoindre ; général ou soldat, que m'importe, pourvu que je combatte près de vous ! Un jour sans servir la patrie est un jour retranché de ma vie. » Le matin de la bataille, il avait comme un pressentiment de sa fin prochaine ; il disait à ses aides de camp Rapp et Savary, que Napoléon attacha le soir même à sa personne :

—Voilà longtemps que je ne me bats plus en Europe ; les boulets ne me connaissent plus, il m'arrivera malheur.

Le même jour, et pour ainsi dire à la même heure, dans une autre partie du monde, tombait, sous le poignard d'un assassin, l'illustre Kléber, son ami, couronné des lauriers d'Hélio polis ; mais Napoléon n'était plus là : l'Egypte fut perdue pour la France.

C'était le 15 mai que l'avant garde de l'armée de réserve avait touché le sol de l'Italie ; un mois après, le 15 juin, elle avait achevé sa glorieuse mission. Napoléon rentra à Milan le 17 juin, pendant la nuit. Il trouva toute la ville illuminée

et livrée à l'allégresse ; et, le lendemain, le vainqueur de Marengo ne put faire un pas dans Milan sans être aussitôt entouré par les flots d'une population reconnaissante qui faisait retentir l'air des cris de *vive Bonaparte ! vive le libérateur de l'Italie !* Après avoir pourvu aux besoins les plus pressants de l'armée, Napoléon revint à Paris au milieu des acclamations populaires. Dans sa course, il ne s'arrêta qu'un moment à Lyon pour poser la première pierre de la construction de la place Bellecour ; et, de la même main qu'il avait brisé, au dehors, les remparts ennemis, il releva nos cités, en faisant disparaître, dans l'intérieur, les traces de nos guerres civiles. Son entrée dans la capitale eut lieu le soir ; mais lorsque, le lendemain, les Parisiens apprirent son retour, ils se portèrent en masse aux Tuileries avec de tels cris et un si grand enthousiasme, que le jeune vainqueur de Marengo fut forcé de se montrer sur le balcon.

A Sainte-Hélène, vingt ans après cette franche manifestation de la joie populaire, en racontant à ses compagnons d'exil combien il avait été fêté, Napoléon laissa échapper ces paroles qui peignaient le doux souvenir qu'il en gardait encore :

— Hélas ! ce fut un bien beau jour pour moi !

Immédiatement après le triomphe de Marengo, l'armée d'Allemagne avait répondu dignement aux succès de l'armée d'Italie : Moreau, victorieux à Hochstedt, vengeait la gloire nationale du grand revers éprouvé par les armes de Louis XIV, et bientôt la victoire de Hohenlinden, qui conduisit l'armée de Moreau à vingt lieues de Vienne, ne laissa plus à l'empereur d'Allemagne d'autres ressources qu'une prompte paix, qui fut conclue à Lunéville le 9 février 1801.

La victoire et la paix ne furent pas les seuls liens qui rattachèrent les esprits au premier consul ; l'administration intérieure du pays était encore dirigée par lui, dans l'intérêt de la gloire et de la prospérité nationales. Cette heureuse situation des choses était toute espérance aux divers partis qui, dans un but d'intérêt personnel, désiraient encore des révolutions ; mais la vie du premier consul était la seule garantie de repos et d'avenir pour le pays, et cependant cette précieuse vie était menacée : les conspirations marchaient dans l'ombre.

Une après-dînée du mois de décembre 1800, Napoléon manifesta à Josephine le désir d'aller au théâtre de la République (l'Opéra) avec elle et ses deux enfants, Eugène et Hortense. Le jour est choisi et fixé au surlendemain. En même temps, il lui recommande de se tenir prête à partir à sept heures et demie. L'heure du dîner doit être avancée à cet effet.

C'était le 3 nivôse (24 décembre) ; on donnait le grand oratorio de la *Création* d'Haydn ; madame Bonaparte était au salon avec sa belle-sœur, madame Murat, le général Lannes, Bessière, et l'aide de camp de service, le capitaine Lebrun. Quelques instants après, Duroc vient annoncer que son général, ne voulant pas attendre, va partir sur-le-champ, en emmenant avec lui Lannes, Bessière et Lebrun, et s'offre de remplacer Bessière auprès de ces dames : on l'accepte.

Cinq minutes s'étaient à peine écoulées, que Josephine aperçoit la voiture dans laquelle était son mari déboucher rapidement dans le Carronsel.